

Mesdames et messieurs, chers amis,

C'est avec honneur mais aussi une immense modestie que j'ai accepté l'invitation du président Paul Markidès à prendre la parole devant vous en cette journée "Henri Barbusse".

En effet, je ne suis ni spécialiste d'Henri Barbusse, ni historien, ni communiste, et ma seule acquaintance avec les anciens combattants se limitait, il y a encore 10 ans, à la mémoire de mon grand-père, compagnon de la liberté et médaillé de guerre.

Je suis proviseur d'un lycée professionnel en banlieue Est parisienne, en Seine Saint-Denis. Spécialisé dans le bâtiment et formant des maçons, des peintres, menuisiers, carreleurs et métalliers, ce lycée accueille actuellement une grande partie de ces enfants migrants mineurs ou majeurs dont l'histoire est en tous points similaire à celle du jeune Mamadou Gassama qui a récemment fait l'actualité en sauvant un enfant mais également en nous jetant au visage une irréfragable réalité qui nous aveugle pourtant depuis bien longtemps.

Celle des déplacements de population qui accompagnent systématiquement et même systématiquement les orientations et les choix des puissances occidentales dans leurs rapports à tous les pays qui ont comme caractéristique commune et originelle d'avoir fait partie de leur empire colonial.

Ces 71 adolescents que j'accueille cette année sont les derniers naufragés de nos aveuglements et de notre couardise collective.

Ils ont traversé, à 15 ou 16 ans, des épreuves auxquelles peu d'entre nous résisteraient, des prisons libyennes à l'esclavage, de la torture aux risques de naufrage.

Et pourtant quand ils s'inscrivent pour tenter d'avoir un CAP, quand ils découvrent un espace de liberté et d'apprentissage ils se révèlent si avides d'apprendre, immensément respectueux de reconnaissance et tellement riches de leur vécu et leur maturité.

Ces élèves sont des enfants de l'Aquarius, que notre pays a refusé d'accueillir et qui sont parvenus à s'extraire de l'ordalie qu'ils ont dû s'infliger faute d'autres possibilités de vivre.

Je vous dis cela parce que, en tant qu'éducateur, j'ai la lourde responsabilité d'être en charge du premier endroit de structuration ou de restructuration de ces enfants, pour la plupart futurs citoyens français.

Voilà ce que je fais, je tente d'offrir à ces élèves particuliers comme à tous les autres qui n'ont pas eu l'heure - le mal heure - de connaître un tel début de vie, un cadre, des repères, des outils, des connaissances, des codes, des savoirs, des aptitudes, des compétences.

Et tous ces instruments qui doivent leur permettre d'évoluer ne prennent de sens que parce qu'ils s'accompagnent de façon essentielle de la transmission de valeurs d'humanisme, de fraternité, de respect mutuel, et de ce que j'appelle « le vouloir-vivre ensemble ».

C'est donc dans un cadre similaire que j'ai mené, au cours de ma carrière, de nombreuses actions éducatives autour de la transmission des mémoires, de la connaissance de l'histoire, du développement de la citoyenneté, de la laïcité.

Et c'est là que se situe ma rencontre avec Paul Markidès, avec lequel j'ai eu le plaisir et le privilège de partager tant de ces moments.

Un jour, alors que nous venions de projeter un film sur la 2^{nde} Guerre Mondiale, suivie d'un interminable mais passionnant débat avec 200 élèves de 4^e dans un réfectoire à l'atmosphère moite mais au public captivé, Paul, de retour dans mon bureau, exténué mais extatique, me dit pour la 1^{ère} fois : « Toi, tu es un Barbussien ».

Je ne compris pas tout de suite la portée du compliment mais j'en acceptai orgueilleusement la flatterie.

Barbussien ? Moi ?

Quelle proximité pouvais-je avoir avec celui que je ne connaissais alors que comme le prix Goncourt, auteur du célèbre « Le Feu » ?

Qu'est-ce qui pouvait m'intéresser dans un personnage tel que Barbusse ?

Né en Martinique, je suis enfant de Aimé Césaire et de Frantz Fanon. Et c'est grâce à ces deux chantres, particulièrement Césaire, que me fut révélée ma résonnance avec Henri Barbusse.

Ecrivain, combattant, pacifiste, révolté, lucide, éclairé, trublion, intègre et dérangeant, j'ai ajouté Henri Barbusse à ma liste des Grands Hommes. Car c'en est un ! Et cela mérite d'être rappelé.

Les Grand Hommes ont ceci en commun qu'ils entrent en résonnance avec notre histoire, nos valeurs, nos combats, nos idées, nos convictions.

Pour moi, Fanon, Césaire et Barbusse ont tous trois ces qualités.

Et je vais me permettre – puisque l'occasion m'en est donnée – de vous dire sur quoi repose mon admiration pour Henri Barbusse.

J'ai une extrême admiration et un immense amour pour les hommes universels.

Il y a quelques années, en pareille occasion, notre ami Bruno Drewski nous rappelait que « ce qui fait un grand homme, c'est sa capacité à dépasser le temps et l'espace, à atteindre les êtres humains au-delà de son temps et de son pays ».

Henri Barbusse a atteint l'universel parce qu'il apporte à notre époque et pour notre société, des réponses cohérentes avec celles qu'il a formulées en son temps.

J'aime Barbusse pour être un de ces hommes universels.

Un de ceux à invariablement associer les mots : guerre, capitalisme et fascisme.

J'ai déjà dit que je n'étais pas communiste, j'ai été socialiste même si je ne le suis plus et je précise qu'il n'est nul besoin d'être l'un ou l'autre pour reconnaître les faits, qui dans le continuum de l'histoire ont fini par devenir des vérités – encore une fois – irréfragables.

Dans La lueur de l'abîme, Barbusse prophétisait ainsi : « **Les dirigeants de pays, pouvoir exécutif de système capitaliste, se dressent les uns contre les autres en adversaires momentanés et étrangement interchangeables, mais ils ne sont jamais en réalité des ennemis. Même lorsque par leurs combinaisons de partenaires, ils poussent les pions humains dans les immensités et remuent les foules de couleur dans le sens qu'ils veulent, ils se gardent de se tuer jusqu'à l'âme. Ils sont tous, au sens le plus exact, le plus puissant du mot, des complices.** »

Il précise en 1921 dans Le couteau entre les dents : « **Ils savent qu'il n'y aurait pas de grands enrichissements personnels si la paix régnait profondément partout. Ils cultivent la guerre et l'esprit de la guerre pour gagner l'argent et la gloire et tenir méthodiquement les multitudes prisonnières. La guerre est normale, naturelle, dans la société contemporaine (donc capitaliste) comme la misère et le vice.** »

Dans cette logique en 1933, Barbusse écrit lors du congrès de Pleyel : « **Nous ne séparons pas, nous ne pouvons pas séparer la lutte contre la guerre de la lutte contre le fascisme. Le fascisme européen prend toutes espèces de formes. Le fascisme et la guerre impérialiste, issus au même titre du capitalisme, sont trop liés pour que notre offensive ne le soit pas également. Les adversaires de la guerre et du fascisme n'ont qu'un seul ennemi : le capitalisme.**

Déjà en 1926 dans un article publié dans un journal japonais il définit le fascisme qui résonne d'une actualité criante: « **La création et l'évolution du fascisme résultent en un mot de la situation précaire où se débattent actuellement dans presque tous les pays toutes les couches moyennes de la population.** »

Il ajoute : « **le vrai moteur du fascisme, ce sont les pouvoirs d'argent qui ont su et pu, grâce aux moyens gigantesques dont disposent ceux qui disposent des richesses, arracher à leur politique la petite et grande bourgeoisie en canalisant son mécontentement, ses appréhensions et ses souffrances** ».

Et il conclut : « **Or, partout, le capitalisme a suscité le fascisme. Il l'a mis sur pied et lui a donné l'élan. Ce fascisme sort du capitalisme. Il en est la résultante logique, le produit organique** ».

Ecouteons bien la suite : « **Selon les pays où il opère, le fascisme est plus ou moins fort, et en conséquence plus ou moins cynique. Pourtant il bénéficie déjà soit de la complicité, soit de la complaisance des gouvernements constitués. Partout il fait montre, tout au moins à ses débuts, de la même hypocrisie. Il ne dit pas « je suis le fascisme », il dit « je suis le parti de l'ordre » ou bien il arbore une autre étiquette. Il prend toutes sortes de noms, différents. Il nous éberlue avec des mots. Il forme beaucoup de catégories mais au fond de tout cela, c'est la même espèce d'hommes** ».

Enfin, écrivant en 1935, Barbusse dénonçait- il était un des rares à le faire - « **le régime colonial** » comme « **un régime pénitentiaire à rendement intensif. Les pays colonisateurs font prisonnières les populations faibles, confisquent les territoires et l'indigène est l'animal domestique : on le pressure, on le décime, on le condamne aux travaux forcés et s'il veut sa liberté, on l'exécute.** »

Comment, pour le martiniquais que je suis, ne pas retrouver dans toutes ces positions, ces analyses, cette lucidité, un écho à Aimé Césaire, mon idole, celui que l'on appelle « **Le Nègre Fondamental** ».

Ecouteons ce que dit son *Discours sur le colonialisme* : « **Qu'est-ce qu'en son principe que la colonisation ? Ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer le frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de Dieu, ni extension du Droit ; d'admettre une fois pour toutes que le geste décisif est ici celui de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes** ».

Il poursuit ainsi sa démonstration : "Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à **déciviliser** le colonisateur, à l'**abrutir** au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral.

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour. On s'étonne, on s'indigne. On dit : « **Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera !** » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté

des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens".

Concluant son audacieuse diatribe, Césaire se fait provocateur à dessein : "Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXe siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon.

J'ai beaucoup parlé d'Hitler. C'est qu'il le mérite : il permet de voir gros et de saisir que la société capitaliste, à son stade actuel, est incapable de fonder un droit des gens, comme elle s'avère impuissante à fonder une morale individuelle. Qu'on le veuille ou non : au bout du cul-de-sac Europe, je veux dire l'Europe d'Adenauer, de Schuman, Bidault et quelques autres, il y a Hitler. Au bout du capitalisme, désireux de se survivre, il y a Hitler. Au bout de l'humanisme formel et du renoncement philosophique, il y a Hitler."

Ecouteons enfin l'étrange résonnance de ces deux sentences de Aimé Césaire et de Henri Barbusse, leur similitude conclusive, à une vingtaine d'années d'intervalle.

D'abord Aimé Césaire, dans le dernier paragraphe du Discours sur le Colonialisme en 1955 :

« Ce qui, en net, veut dire que le salut de l'Europe n'est pas l'affaire d'une révolution dans les méthodes ; que c'est l'affaire de la Révolution : celle qui, à l'étroite tyrannie d'une bourgeoisie déshumanisée, substituera, en attendant la société sans classes, la prépondérance de la seule classe qui ait encore mission universelle, car dans sa chair elle souffre de tous les maux de l'histoire, de tous les maux universels : le prolétariat. »

Henri Barbusse maintenant au Congrès de Pleyel en 1933 :

« Tout grand mouvement antifasciste doit s'appuyer sur la classe ouvrière et paysanne. Il doit mener la bataille avec la masse des travailleurs qui est le gros d'une armée. Et cela sous le signe, sous le mot d'ordre de l'unité ouvrière, sous le signe de l'unité d'action des masses, seul gage de la victoire du prolétariat., c'est à dire, dans le temps où nous sommes, du salut de l'humanité. »

Voici comment, grâce à quelques lectures, aidé de quelques amis, j'ai découvert un grand homme, un de ceux que j'aime et admire.

Un de ces éveilleurs et éclaireurs de consciences, homme d'actions et de convictions, immuable et intransigeant dans la dénonciation des injustices et des inégalités.

Un de ces hommes qui aime les gens parce qu'il leur ressemble, comme nous.

Aimé Césaire, je l'aime d'un amour quasi atavique.

Henri Barbusse, je l'aime pour son courage et son humanité.

- Courage quand il fut attaqué de toutes parts pour avoir dénoncé les causes réelles des guerres
- Courage dans sa dénonciation inlassable des injustices et des germes néfastes du capitalisme
- Courage – et c'est un des aspects auxquels j'ai été particulièrement sensible – d'avoir été de ceux qui décriaient le régime colonial et le fascisme
- Humanité dans son inlassable et si noble combat pour la paix
- Humanité dans son rôle de veilleur de la République : « Nous devons veiller sur la République ».

J'aime Henri Barbusse pour être un de ces hommes qui dénoncent le scandale d'une société fondée sur l'inégalité, avec une clarté et un bonheur d'écriture que seule peut inspirer la passion du juste.

J'aime Henri Barbusse pour être un de ces Grands Hommes, qui, en pleine lumière, exposent d'horribles réalités et dont la violence et la pureté du cri sont à la mesure d'une grande exigence, celle de la justice, l'égalité et la paix.

Leurs textes, chauds à chaque instant, témoignent du souci des hommes, d'une authentique universalité humaine.

Henri Barbusse s'inscrit dans le Panthéon de ces hommes majeurs, dont les textes ne cessent de réveiller en chacun de nous la générosité de la lucidité révolutionnaire.

Oui, Henri Barbusse est un grand homme de notre pays, de notre histoire.

Et pourtant, il demeure dans cette historiographie, une anomalie, une contradiction, un oubli historiques, dénoncée comme il se doit par l'Association des Amis de Henri Barbusse en ces termes :

« En effet, existe t-il dans l'histoire de notre pays un nom aussi connu pour un personnage aussi méconnu ?

Lorsque, dans un moteur de recherche, on tape le nom de Henri Barbusse, associé aux mots « rue, avenue, boulevard, place, centre, espace, école, collège, lycée », les villes qui apparaissent se comptent par dizaines.

Si Henri Barbusse est l'un des noms les plus présents dans l'espace public français, y compris en outre-mer, c'est qu'il a compté dans l'histoire de France et représenté, au-delà de sa personne, des idées et des valeurs qui ont conduit la nation à le reconnaître de la sorte.

Or, en ce début d'année 2018, hormis ces centaines de noms de voies de circulation ou de bâtiments, que reste t-il de Henri Barbusse ?

Pourtant, c'est tout le parcours de Henri Barbusse, son récit autant que son engagement, son combat autant que ses valeurs, qui lui ont valu l'honneur d'appartenir à notre patrimoine national notamment à travers l'espace public.

A ce jour il n'existe pas de musée, aucun lieu, nul espace patrimonial dédié à Henri Barbusse.

Sans chercher ni causes, ni raisons, nous pensons que notre pays s'honorera de mettre fin à cette anomalie ou injustice. »

Oui, Henri Barbusse le mérite amplement.

Et ne doutons pas qu'il ne sera jamais oublié. Rappelons-nous qu'il fait partie de ces hommes universels, prophétiques et visionnaires dont la pensée résonne à jamais, mais malheureusement, âcrement et cruellement ces jours-ci.

Je conclurai donc par un extrait d'un article récent de Médiapart :

Drôle de "déclin" pour le capitalisme aujourd'hui: à première vue, il semble plus que jamais tout-puissant et en expansion à l'échelle du globe. Pour autant, du point de vue des sociétés libérales-démocratiques, la crise migratoire qui secoue l'Europe depuis 2015 et dont l'*Aquarius* n'est qu'un nouvel épisode apparaît en effet comme un signe certain du déclin et de la crise dans laquelle sont entrées les cultures politiques et les institutions publiques qui font la démocratie libérale en Europe..

A la place du monde juif européen opprimé et en quête d'un refuge en 1940, nous retrouvons aujourd'hui les persécutés, les affamés et les opprimés d'Afrique et du Moyen-Orient. L'antisémitisme fournissait en 1940 un fonds idéologique partagé par les extrêmes droites et les nationalismes de toutes sortes; aujourd'hui la haine de l'islam réel ou supposé se combine au racisme et à la peur d'une supposée "submersion migratoire" qui proviendrait de la Méditerranée pour frayer la voie aux nouveaux fascismes européens jusqu'au sommet de l'appareil d'État, en Italie, en Hongrie, en Autriche, etc.

Hier comme aujourd'hui, force est donc de constater que "la bourgeoisie s'est arrangée pour faire de notre planète une abominable prison". En 1940, cela était à prendre au sens strict; aujourd'hui, cette "abominable prison" apparaît et est vécue comme telle par des millions de migrants qui traversent les frontières traqués et persécutés par les États, leurs polices et les extrêmes droites, mais elle risque comme en 1940 de devenir une réalité pour le plus grand nombre très rapidement compte tenu des progrès enregistrés par les nouveaux fascismes européens.

C'est en de tels circonstances que me reviennent en mémoire les paroles de Henri Barbusse : « Aime la France comme tu aimes ta mère. Veuille-la grande, veuille-la noble, riche et rayonnante. Mais ne la place pas au-dessus de la justice et la morale. Tu n'as pas plus le droit de crier au monde « France d'abord ! » que tu n'as celui de proclamer « Moi d'abord » ou « les miens d'abord ! ». Rappelle-toi : tous les hommes égaux, toutes les nations égales. »

Et celles de Aimé Césaire : « Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente.

Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte.

Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde. »

Le même Césaire, qui, nous demande toutefois de rester confiants en l'avenir en refusant, " de livrer le monde aux assassins d'aube " et de garder : « en cette époque de ténèbres, la force de regarder demain ! ».

Vive Césaire, Vive Barbusse !

O. CATAYEE
Montataire, le 16 juin 2018